

ELSA TRIOLET

LE
MONUMENT

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'ÂGE DE NYLON

I. ROSES À CRÉDIT (repris en « Folio », n° 183).

II. LUNA-PARK (repris en « Folio », n° 358).

III. L'ÂME (repris en « Folio », n° 306).

LE RENDEZ-VOUS DES ÉTRANGERS.

LE MONUMENT (repris en « Folio », n° 862).

« ELSA TRIOLET CHOISIE PAR ARAGON ». *Choix de textes.*

LES MANIGANCES. *Journal d'une égoïste* (repris en « Folio », n° 235).

LE GRAND JAMAIS (repris en « Folio », n° 970).

ÉCOUTEZ-VOIR.

LE ROSSIGNOL SE TAIT À L'AUBE (repris en « Folio », n° 256).

LE CHEVAL ROUX.

FRAISE-DES-BOIS. *Traduit du russe par Léon Robel. Préambule d'Aragon.*

CAMOUFLAGE. *Traduit du russe par Léon Robel.*

BONSOIR THÉRÈSE.

L'INSPECTEUR DES RUINES (« Folio », n° 1070).

CHRONIQUES THÉÂTRALES. *Les Lettres françaises (1948-1951). Édition de Monique Lebre-Peytard. Avants-propos de Michel Apel-Muller.*

CORRESPONDANCE AVEC LILI BRIK 1921-1970. *Traduit du russe sous la direction de Léon Robel. Préface et notes de Léon Robel.*

Traductions

POÈMES de Marina Tsvétaïeva. *Édition bilingue.*

Suite de la bibliographie en fin de volume.

LE MONUMENT

ELSA TRIOLET

LE MONUMENT

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1957.*

Extrait de la publication

Cette histoire a pour base un fait divers authentique qui a frappé l'auteur par ses tragiques possibilités de symbole. Ce fait divers pourrait se résumer en deux lignes, et tout ce qui l'entoure dans le récit qui va suivre est du domaine de l'invention. Mêlant paysages et styles, l'auteur a situé en Europe Centrale une démocratie populaire qu'il a essayé de rendre vraisemblable, mais qui n'existe sur aucune carte, sauf sur celle de l'imagination. Tous les personnages, sans exception, sont inventés, et il serait vain de chercher à substituer aux noms des héros (noms, dont la consonance elle-même n'appartient à aucun pays), des noms d'hommes existant ou ayant existé.

Ce que l'auteur a essayé de cerner, est un problème, et pour cerner ce problème, il n'avait besoin ni de portraits, ni d'un pays plutôt que d'un autre. Simplement, la représentation d'un pays neuf, cherchant sa voie dans tous les domaines. Ce roman s'achève au cours de l'année

1953, dans l'atmosphère vraisemblable de ce pays imaginaire où se posent les interrogations qui reçurent leurs réponses au XX^e Congrès (1956).

E. T.

La ville sérieuse avec ses girouettes
Sur le chaos figé du toit de ses maisons
Ressemble au cœur figé, mais divers, du poète
Avec les tournoiements stridents des déraisons.

APOLLINAIRE, *Ville et cœur*.

La ville se trouvait au beau milieu de l'Europe. Il avait fallu des siècles pour que ces murs de forteresse, d'églises, de palais, vinsent se poser tels qu'ils étaient là, en pierre massive ou ajourée... des siècles pour que ces tours rondes ou carrées, ces clochers et clochetons, ces hauts toits d'ardoises, ces longues aiguilles, se missent à jouer avec le ciel comme ils le faisaient là... il avait fallu des siècles pour que tout cela se disposât dans un ordre que le hasard avait voulu parfaitement beau. C'était le cœur de la ville, entourée d'une rivière, artère bleue qu'enjambaient des ponts de pierre. Les habitants de la ville, ainsi que les étrangers, aimaient venir s'asseoir sur le quai, face au Palais Royal, sous les immenses marronniers, et, tout en buvant

cafés et limonâdes, ils admiraient la splendeur de ce cœur de l'autre côté de l'eau.

Mais, en fait, c'était une très grande ville et, en plus du vieux cœur, elle avait un corps plus jeune, avec des rues bruyantes, brillantes de vitres, avec magasins et cafés, piétons, autos et tramways, des rues s'entrecroisant, s'emmêlant, s'en allant sur des kilomètres, pour conduire ses habitants vers les beaux quartiers, là où hôtels particuliers et villas s'entouraient d'arbres et de grilles, vers les faubourgs, vers la banlieue nord, avec les cheminées d'usines et la semi-campagne rayée de baraquements ouvriers.

Quand Lewka pensait à sa ville, il se la représentait comme sur les cartes postales en couleurs qu'achetaient les touristes : la ville vue du grand café sous les marronniers, en été. Mais si les touristes la voyaient telle qu'elle était sur les cartes postales, Lewka y ajoutait tout ce qu'il en savait, comme si, lui, il eût regardé cette carte postale à la loupe : il y voyait une à une les sculptures en haut des murs du Palais Royal, il distinguait les couleurs des vitraux de la cathédrale dont la carte postale ne montrait que les clochers derrière le toit du Palais Royal, il distinguait chaque feuille des marronniers et des chênes entre les grands murs, et même les oiseaux qui y

nichaient... et chaque brin d'herbe entre les pavés de la grande place devant la Cathédrale, et les tas d'ordures dans les cours intérieures des palais abandonnés, il voyait dans le monastère Saint-Eustache les frères dans leur robe de bure, et les gosses criards, leurs élèves... Il voyait le talus tenant ce cœur de pierre dans sa paume, et l'herbe folle qui léchait les murs comme des flammes vertes, qui descendait vers la rivière et s'arrêtait à mi-chemin pour s'étaler sur un terre-plein, et former une pointe verte, avec quelques arbres, achevant de ce côté-là la silhouette parfaite de la vue.

Sur le pont qui prenait en bas du talus, sous le Palais Royal, et aboutissait au café *Les Marronniers*, d'où était pris le panorama célèbre, Lewka voyait tout un peuple de statues descendre de la vieille ville à la rencontre de sa mémoire... Sur le grand pont, avant de poser le pied sur l'autre rive, il saluait d'un petit signe amical Sainte-Barbe, venue la première, jusqu'au pont. Elle ressemblait beaucoup à la grande amie de Lewka, Leïla. Lewka grimpait sur le talus par un sentier de chèvres, bien qu'une route, par des zigzags confortables menât au Palais Royal, la route que descendait et montait la calèche royale. Plus loin, Lewka disparaissait par un trou dans le mur de

la vieille forteresse, et se trouvait aussitôt parmi les dédales des rues caillouteuses et étroites. Un fameux raccourci. C'est ici qu'habitaient autrefois les artisans de la ville, et Lewka était né rue des Corporations, dans une de ces maisonnettes à pignons pointus. Certaines conservaient encore le mica de leurs fenêtres à petits carreaux, le soleil avait du mal à le traverser et arrivait tout jaune sur le bois presque noir des poutres. Le père de Lewka était horloger, un homme grand et maigre, courbé en demi-cercle au-dessus d'une table, la loupe vissée dans l'œil droit. L'enfance de Lewka était toute piquée par le tic-tac des aiguilles, et hachée par le va-et-vient des balanciers — ou, du moins, était-ce ainsi qu'il voyait la chose, puisque c'était le mouvement, à l'intérieur des pendules et des montres tapissant les murs de la petite maison, qui faisait naître les sons, grêles et lourds, clairs et rauques. La mère de Lewka était là pour donner leur brillant au carrelage noir et blanc, aux boiseries de chêne sculpté, et leur éclat aux cuivres. Elle ressemblait à la plus belle de toutes les pendules de la maison, une pendule française, avec un petit cadran dans un grand cadre en forme de soleil doré : la mère de Lewka avait un petit visage rond, et tout le reste était opulent et blond.

Lewka avait grandi à l'intérieur même du cœur de cette ville que l'on venait admirer du monde entier. Tout petit, il allait à l'école des Frères, au fond du monastère Saint-Eustache, d'un style roman si pur, que l'on en trouvait l'image dans toutes les encyclopédies. Les classes sous les voûtes blanches, grandioses et compliquées, les voûtes vertes du jardin avec ses arbres centenaires... et, au fond des étés verts, comme des hivers blancs, les saints et les saintes au détour des allées, leurs images dans une pierre claire, lavée par la pluie, grattée et grêlée par le gel.

Et il en allait ainsi dans toute la vieille ville : elle était entièrement habitée par un peuple de statues. Partout, des statues vous regardaient du haut des murs, du fond des jardins et des cours, elles s'élevaient au milieu des places, ornaient fontaines et portes cochères, les unes vous frôlaient au passage des plis de leurs vêtements soulevés comme par un vent, d'autres, les étoffes collées au corps étroit, vous suivaient de leur regard blanc, d'autres encore, rigides, ne vous regardaient même pas... Sortant de l'école, les enfants couraient et jouaient parmi les pierres sanctifiées par le génie et l'histoire, comme ils auraient joué dans la cour d'un taudis, ou au fond d'une forêt, ou dans un parc public. D'ailleurs, du temps où

Lewka s'amusait ici avec d'autres gamins, cette partie de la ville, la ville vieille, était à l'abandon, malgré les touristes qui venaient la visiter, et, sauf pour le Palais Royal, ils pouvaient entrer dans presque tous les édifices, si bien que la vieille ville leur était familière comme l'intérieur de leur chambre à coucher. Ils connaissaient chaque brèche des murs, les ardoises manquantes ou cassées, les branches descendant à terre, si commodes pour grimper dans les arbres, les raccourcis des talus, les puits de pierre où l'on pouvait disparaître, des recoins ici ou là, toutes les cachettes et les terrains de jeux. Parfois, ces bandes de gosses rencontraient la calèche royale — le roi sortait rarement, même quand il était dans la capitale, mais il y était si peu, toujours en train de se promener à l'étranger avec sa concubine, comme disait la mère de Lewka - avec la reine mère, et aussi la reine et le jeune prince... La garde à cheval, une police montée, avait le knout long, et les gosses filaient précipitamment devant elle, disparaissaient entre les pierres, derrière les statues, en haut des arbres, sur les toits.

Lewka était de tous les jeux des garçons, et ce n'est que vers l'âge de quatorze ans qu'il leur préféra la compagnie de Leïla, sa voisine, dont le père était horloger comme le père de Lewka.

Lewka et Leïla prirent l'habitude de se promener ensemble du côté de l'église Sainte-Barbe, une église désaffectée où personne ne venait jamais. L'église gothique était couronnée de trois dômes, non pas ronds comme le mot semble l'indiquer, mais à base rectangulaire, leur rondeur écrasée, à quatre faces chacune. Ces dômes se terminaient par de longues aiguilles, piquées loin dans le ciel. Les fenêtres coupées dans les murs historiés de statues grandes et petites, avaient des vitraux parfaitement intacts, et une vie entière n'aurait pas suffi pour apprendre à connaître chacune des images en pierre ou en verre de couleur, qui habitaient ces murs. Quant aux statues, là-haut, là-haut, on ne pouvait guère en distinguer que la maigreur.

C'est à l'intérieur de l'église qu'il y avait les sculptures avec lesquelles Lewka et Leïla étaient devenus familiers. L'église était complètement vide, il n'y restait qu'un immense retable du xv^e siècle, dont l'un des volets était enlevé, posé par terre et appuyé aux piliers de l'église. Inconscients du sacrilège, les deux enfants grimpaient tranquillement parmi les sculptures en bois peint, s'accrochant à un pied, une aile, un pli de manteau, et s'installaient sur le couvercle du cercueil ouvert, dans lequel Marie couchait le corps

supplicié de Jésus, enveloppé de son linceul. Les personnages, immenses d'être vus de si près, peints de toutes les couleurs, étaient écaillés, cassés... Marie-Madeleine n'avait plus qu'un bras, l'ange qui planait au milieu était sans ailes, il manquait des doigts aux pieds de Sainte-Barbe... Et toutes ces têtes, ces barbes pareillement bouclées en boucles drues et régulières, les plis profonds des vêtements, étaient couverts d'une épaisse couche de poussière. Sauf pour leur fraîcheur, les deux enfants auraient pu faire partie du retable, tant ils ressemblaient à ces saints et saintes, ces guerriers, ces citoyens... Leïla, avec ses cheveux longs et blonds sur les épaules étroites, son front bombé, sa bouche petite au sourire rentré ; et Lewka, avec sa tête d'ange aux boucles drues et régulières, sa tête de petit paysan, de petit berger, les sourcils marquant avec netteté l'arcade sourcilière, les pommettes hautes... son dos était large et droit et il avait de la cuisse et du mollet, tout comme les figures parmi lesquelles étaient assis les deux enfants. C'est ici que Lewka et Leïla s'embrassaient dans l'ombre teintée de toutes les couleurs des vitraux, le rouge, le bleu, le vert, le jaune, avec l'intensité à jamais perdue au fond de la vie.

Était-ce à cause de ce peuple de statues, les

unes blanches, maigres, droites, les vêtements collés au corps, d'autres peintes, le corps désarticulé, les vêtements flottants... était-ce à cause de toutes ces statues parmi lesquelles il avait grandi, que Lewka avait voulu devenir sculpteur ? Il était pourtant le seul d'entre les gosses avec lesquels il avait joué ici, qui eût voulu devenir un artiste, comme disait le père de Lewka. Les parents ne le contrarièrent pas, son père trouvait que la sculpture était, elle aussi, dans un sens, un métier de précision, et la mère songea que lorsqu'ils seraient morts tous les deux, Lewka ferait pour le tombeau de ses parents un bel ange en pierre. Elle en pleurait d'avance. Lewka entra à l'Académie des Beaux-Arts de la ville, et émerveilla tout le monde par ses progrès rapides et le caractère national, disait-on, de son talent. Et comme ce n'était, après tout, qu'un petit pays, la reine mère, elle-même, s'intéressa au jeune prodige. Il eut une bourse et, après quelques années d'études à l'Académie, on l'envoya à Paris. C'était en 1933, et il avait vingt ans.

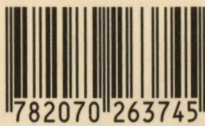
ELSA TRIOLET

Le monument

Dans une démocratie populaire imaginaire, le gouvernement commande à un sculpteur un monument à Staline. L'artiste devient ici le siège des questions que pose l'art dans une société nouvelle. Va-t-il les résoudre ?

Un problème ne se pose pas en dehors du temps et de l'espace. Nous ne sommes plus à l'époque des contes philosophiques où l'on avait loisir d'en situer les données dans un Orient de pure convention.

Ici, cadre, événements et personnages sont vraisemblables, le drame est celui d'une étape datée : le roman se termine l'année de la mort de Staline. Mais le propre d'une étape est d'être dépassée. Comment la franchiront Lewka, le sculpteur, ce joyeux garçon né dans un pays de statues et d'architectures, et Torsch, le vieux révolutionnaire, qui a payé de longues années de prison le rêve d'y faire cesser la misère et la faim ?



9 782070 263745



57-V A 26374 ISBN 2-07-026374-6

Extrait de la publication